

Sentinelle de Thibodaux

Journal du 9^e District sénatorial.

Publié tous les Samedis.

F. SANCAN, Propriétaire-Gérant

BUREAU: Encourageur Green et Levee

ABONNEMENT.

Un An - d'avance..... \$3 00

Un Numéro..... 10

ANNONCES.

Un carré de 10 lignes - 1ère insert \$1 50

Un carré de 10 lignes - 2ème insert 75

Un carré de 10 lignes - 3ème insert 50

Toutes les annonces indiquant la profession et qui n'excèdent pas huit lignes par an - d'avance..... 10 00

Annances de Candidats - d'avance 10 00

Toute annonce publiée par intervalles sera payée au taux d'un plâtre par carré.

Toute annonce dont le nombre d'insertions n'est pas spécifié, sera insérée jusqu'à nouvel ordre, au taux ordinaire.

AVELIER TYPOGRAPHIQUE.

KOTZAN JOS PARRIS.

Ayant tout le matériel nécessaire, nous sommes à même de mettre à exécution tous les ouvrages typographiques qui nous seront confiés. Les brèves d'avocat, cartes d'invitation, blancs, circulaires, etc., seront imprimés dans le plus bref délai aux plus modérées.

Tous les Jours devront être payés au moment de la livraison du travail commandé.

FEUILLETON:

Memoires

DE

MONSIEUR CLAUDE,

Chief de la Police de la ville sous le second Empire.

L'ATTENTAT DU 14 JANVIER 1858

I

Un matin trois jours avant la soirée de l'attentat du 14 janvier qui amena devant l'Opéra une catastrophe épouvantable, je revois secrètement dans mon cabinet Mme X..., l'espionne du château.

Elle paraissait en avoir la plus vive émotion; elle avait les traits bouleversés; sa voix était brisée par le désespoir et par l'épouvante.

Je n'avais pas revu Mme X... depuis qu'elle s'était si cruellement vengée du sous-officier, complot du prétendu Piercy.

Après la façon terrible avec laquelle elle s'était vengée de l'homme qui avait payé si cher son guetapens ordi contre elle, j'avais toujours évité cette femme.

Pour quelle vint à moi, elle m'ignorait pas que je connaissais le passé de ses sombres amours, il fallait une circonstance bien grave. Je ne me tiompais pas.

—Mon ami, me dit-elle en tombant accablée dans un fauteuil, je suis désolée. L'empereur n'est pas assez prudent avec ses maîtresses; il se livre trop à elles; vous connaissez, ajouta-t-elle, ma petite maison d'Anteuil. Elle m'a été fautive. Eh bien! il est dit qu'elle sera fineste aussi à tous ceux qui l'habitent.

—Je ne vous comprends pas, madame, lui répliquai-je avec une réserve cérémonieuse qui contrastait avec son abandon familier, presque amical.

Mme X... dans son trouble, ne s'aperçut pas de la façon gauchâtre avec laquelle je l'arrêtais. Elle reprit vivement:

—C'est juste vous ne pouvez pas venir, vous, que l'empereur se rend depuis plusieurs mois incognito à ma petite maison d'Anteuil, qu'il y a été reçu tout à tour par une Anglaise et deux Italiennes, l'une duchesse, l'autre princesse, qui, malgré leurs qualités vraies ou fausses, ne sont pas moins toutes les trois des affilées à la bande de Mazzini.

Je restai stupéfait sous le coup de cette révélation. J'allais traiter de folle Mme de X..., dont je connaissais l'exagération de caractère, lorsque je me souvins des paroles du pétulant marquis de Boisry, prononcées à la tribune du Sénat:

—L'empereur n'est pas assez prudent avec les femmes. Sa Majesté, par affection pour nous et pour lui, ne devrait pas se mettre à tous moments à la merci de la première drôlesse venue.

Alors je demandais avec intérêt à Mme X..., en partageant cette fois son émotion:

—Qui vous fait supposer que les maîtresses de l'empereur sont aujourd'hui des conspiratrices?

—Je ne suppose rien, me répliqua-t-elle, j'affirme. Si je n'avais que des présomptions, si je ne faisais que des suppositions, je ne serais pas venue vous voir. Si le château, par l'influence de ces Anglaises et Italiennes, n'était pas aussi resté soud à mes révélation, je ne serais pas ici. Je n'ai plus d'autre espoir maintenant que dans votre intelligence, mon bon Claude, pour dissiper les yeux du ministre de l'Intérieur, du préfet de la Seine, du préfet de police, qui ne veulent rien faire, ne veulent rien faire tenter contre le dangereux entourage des maîtresses de Sa Majesté.

Pour le coup je, tressaillai, je de

viens aussi agité, aussi perplexe que Mme X... Elle ne me montrait un danger qu'en m'y précipitant. L'excès de zèle de cette espionne lui avait fait découvrir un complot que, pour leur sécurité, mes chefs ne voulaient pas voir, de peur de s'attirer des haines dont lesquelles devait se briser leur pouvoir.

Alors je répondis brusquement à Mme X...:

—Puisque le ministre puisque mes le supérieur ont refusé de vous croire, pourquoi voulez-vous que je vous croie, moi?

—Mais, insista-t-elle avec un accent convaincu et désespéré, j'ai pour moi l'évidence.

—Proveze le moi.

—Vous connaissez bien ce Piercy qui ne s'appelle pas Piercy, mais bien Pierri, eh bien! il est à Paris.

—Qu'est-ce que cela prouve?

—Je l'ai vu sortir un soir, fit-elle en haussant les épaules avec impatience, de ma petite mission d'Anteuil, il venait de quitter la princesse italienne que vient voir souvent Sa Majesté, quoique toute la cour sache, excepté notre souverain, que cette femme est la maîtresse d'un nommé Orsini, le lieutenant de Mazzini.

—Cela ne prouve pas encore, ajouta-t-elle, que ce Piercy ou Pierri que vous avez aussi le droit de haïr, vienne en France, chez la maîtresse de Sa Majesté, unique ment pour comploter contre le souverain. Ce qui détruit vos suppositions, c'est que, pour mieux vous désabuser, je vais moi-même vous faire une confidence; je la tiens de Lagrange, chef de la division politique à la préfecture. Cette confidence, la voici: l'empereur s'est réconcilié avec Mazzini; d'ici peu, la France verra sentir les effets de cette réconciliation par une guerre peut-être avec l'Autriche. Pourquoi vous lez-vous donc que les Italiens internationalistes continuent d'en voyer des régicides ou des conspirateurs contre notre souverain qui, maintenant, ne rêve plus que l'indépendance de leur patrie!

—Ah! fit Mme X..., dans un air d'incrédulité, vous en êtes en core là, à la préfecture! Cela ne m'étonne pas si votre Pierri laisse si bien faire les régicides; si, à Paris, la vie du chef de l'Etat n'est pas plus en sûreté que celle d'un lapin en plume! Sachez donc que c'est depuis la réconciliation de Mazzini avec l'empereur que son parti est parti est plus furieux que jamais contre Napoléon. Aujourd'hui, il a dépêché de Londres Orsini, Pierri et bien d'autres pour empêcher Mazzini d'être une fois encore la dupe de l'empereur par cette nouvelle réconciliation.

C'était à mon tour d'être très alarmé par cette révélation imprévue.

—Mais, madame, m'écriai-je, d'où tenez-vous ces détails?

—De la femme de ce Piercy, qui, ajouta-t-elle ne s'appelle pas Piercy, mais bien Pierri, de cette femme qui demeure rue du Champ d'Asile, à Montreuil. Vous voyez que je précise les faits. Vous saurez que des que j'eus surpris mon Pierri, mon infâme qui m'a dévalisée, mutilée à la pleine Montreuil, je ne pus plus qu'un but: lui faire expier comme à mon lieu tenant l'ignominie dont il m'a rendu aussi victime. Or, dès qu'il quitta ma maison d'Anteuil, je ne perdais pas ses traces d'un jour, d'une heure, d'une minute. J'av pris qu'il était à Paris, après avoir abandonné Londres le 8 janvier. Je suis sûr qu'il habitait pas avec sa femme, à Montreuil et, depuis le 8, j'ai découvert qu'il séjourne à l'hôtel de France et de Champagne, sous le nom de Joseph André Piercy.

—Pourquoi, lui dis-je, en prenant religieusement le nom et l'adresse du faux Piercy sur mon calepin, n'avez-vous pas fait arrêter cet homme qui n'a pas le droit de séjourner en France?

—Parce que, répondit-elle, je voulais connaître le but qui le faisait agir, et je le connais par sa femme que j'ai vue et que j'ai droitement interrogée. Eh bien! ce Pierri est dépêché par le comité de Londres, présidé par Ledru-Rollin, pour assassiner l'empereur. Il est affilié à des étrangers dont l'un se cache sous un nom anglais et qui n'est autre qu'Orsini, le lieutenant de Mazzini. Je tiens ces détails de la femme de Pierri ou Piercy.

—Mais, objectai-je encore, comment supposer si ce complot existe réellement, qu'une femme de conspiratrice aille de gaieté de cœur, dévider à la première venue une conspiration dont l'exécution peut conduire son mari à l'échafaud. Est-ce admissible?

—C'est très admissible, insista-t-elle avec une moue de colère, si ce Pierri, si ce conspirateur qui n'a pas le courage de trahir ostensiblement ses complices, cherche, par l'entremise de sa femme, à empêcher que le sauve des chances de la guillotine, et c'est son cas.

—Ma chère, lui dis-je en abrégé, ce complot est curieux, mais je crois qu'en excitant les bavardages de l'empereur de celui qui vous a si maltement tortifiée, vous n'avez obéi qu'à une vengeance personnelle. Permettez

moi de croire, jusqu'à de plus sérieuses informations, que le ministre tressaillait sur les raisons de ne pas donner satisfaction à votre jugement prématuré. N'im portez, je prends note de vos révélations et de l'adresse de votre Piercy, qui n'est pas moins passible des tribunaux.

—Ah! fit-elle, en me quittant d'un air dédaigné, vous croyez que je n'obéis qu'à une vengeance personnelle! Ah! vous êtes comme les autres! Ah! malgré mes avertissements très circonstanciés, vous ne croyez pas que Sa Majesté court un grand danger! Eh bien! vous verrez! vous verrez!

Et elle sortit.

J'avoue que j'étais fort ébranlé, malgré mes dénégations, par l'air convaincu de Mme X... Pour ne pas croire absolument ce qu'elle avançait, j'avais bien pour raison sa haine personnelle contre ce Piercy, son ancien persécuteur; cependant, les détails précis de la dénonciation s'accordaient avec les renseignements que la police de Paris tenait de la police de Londres.

En effet, M. Lagrange, chef de la division politique à la préfecture, avait été avisé du départ de Londres d'Orsini et de trois autres Mazzinistes. Mais ni le ministre de l'Intérieur, M. Billault, ni le préfet de police, M. Pietri, n'avaient donné des ordres pour prévenir les conséquences de cette nouvelle évolution des délégués des comités socialistes.

Il fallait que le danger ne fût pas sérieux ou qu'une influence souveraine protégeât jusqu'aux ennemis de l'empereur.

Alors il m'était impossible de me heurter contre une barrière que Mme X... n'avait pu franchir. Je me contentai, à la suite de ma conversation avec elle, la propriétaire de la petite maison d'Anteuil, d'en faire le sujet d'un rapport. Il resta sans réponse à la préfecture et au ministère.

Quelques jours après, ce même rapport me fut talemment en scène dans l'horrible drame que ni l'empereur, ni son ministre n'avaient pu prévenir, parce qu'une femme avait tout intérêt à voir s'accomplir son épouvantable dénomement: à faire tomber l'empereur dans les pièges tendus par un de ses régicides.

Avant de révéler les mystères de l'affaire des bombes Orsini, de son complot ordi à Londres, par une traction de la société Mazzinienne, il faut raconter sommairement les détails de cet horrible attentat, comment je parvins à mettre la main sur l'un des complices du lieutenant de Mazzini, grâce aux révélations de Mme X....

Il n'y avait pas deux jours que j'avais reçu la visite de cette dame et que j'avais fait mon rapport, que Paris frémissait d'horreur à la nouvelle de l'épouvantable catastrophe survenue sous le péristyle de l'Opéra.

C'était le soir du 14 Janvier 1858, l'empereur et l'impératrice se rendaient au grand Opéra, où la haute société parisienne attendait leur présence d'une minute à l'autre.

Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, alors en visite à la cour, y avait précédé Lenx Majestés.

Une foule immense les attendait, parmi laquelle se mêlaient de nombreux policiers, à la tête desquels se trouvait le fameux Alessandri, chargé spécialement de veiller sur la personne de l'empereur.

Cette fois, un peu tard, le gouverneur venait, à la suite d'un nouveau manifeste de Mazzini, paru dans journal de Génève: *Italia del Popolo*; car chaque manifeste était le signal ordinaire des explosions homicides, et de louveteux rapports étaient venus de l'étranger; ils parlaient de machines infernales, en répétant que des émissaires, partis de Londres, se dirigeaient sur Bruxelles par Paris.

Certes, si toutes les précautions du gouvernement ne furent pas prises, ce ne fut pas la faute des subalternes de la préfecture, ni des agents étrangers.

Ce fut dans ces circonstances, que le jeudi, 14 janvier, Leurs Majestés annoncèrent leur intention d'assister à la représentation de l'Opéra.

Le programme de cette soirée, organisée au bénéfice de Massol qui venait de prendre sa retraite, était composée de trois actes de *Marie Tudor*, que devait jouer Mme Ristori, et d'une scène de la *Muette*.

La façade du théâtre était brillamment illuminée; au dedans, salle comble et choisie; au dehors foule immense de badauds.

A huit heures et demie le cortège impérial fut signalé. Il descendait au petit trot les boulevards, pour s'engager dans la rue Le Peletier.

Trois voitures, aux armes de l'empereur s'avancèrent, escortées de pelotons de lanciers de la garde, commandés par un lieutenant, se tenant près de la portière droite et par un maréchal des logis se tenant à la portière de gauche.

Au moment où cette voiture, la dernière, arrivait devant le péristyle de l'Opéra, les deux autres les présidaient, occupées par les chambellans et les officiers du Palais, s'étaient enroulés dans le

passage voûté conduisant au pavillon spécial, affecté au nouvel escalier construite en l'honneur et pour l'usage du souverain.

Avec leurs Majestés, se trouvait le général Roguet, dans la même calèche. Elle ralentissait le pas pour s'engager à son tour dans le passage réservé, quand une explosion se fit entendre, semblable à un coup de tonnerre.

Des gerbes de feu éclatèrent sur le pavé, en répandant partout des projectiles meurtriers. Deux détonations succédèrent à la première; e les éteignirent les bees de gaz; les yeux, éblouis un instant par leurs lueurs éclatantes furent tout à-coup plongés dans la nuit la plus profonde.

Dans cette nuit se firent entendre les fracas causés par les vitres du péristyle volant en éclats, les piétements chevaux effarés, les cris déchirants des blessés, des agonisants, dont le sang noya la chaussée.

Durant ces trois explosions causées par cet ouragan s'éparpillant sur la voiture de l'empereur, ce ne fut qu'une pluie de fer et de feu; elle jaillit du pavé sur le rempart vivant qui entourait l'empereur, l'impératrice et le général Roguet.

Les chevaux de l'escorte bondirent en hasard autour de la voiture en piétinant sur des blessés et des cadavres. La marquise de fer du péristyle retentit sous le coup de cette grêle infernale; les fenêtres des maisons voisines résonnèrent par un fracas aussi sinistre à ces explosions épouvantables.

L'attentat du 14 janvier, que j'avais fait présenter Mme X... était accompli.

Mêlés à la population pressée sur les trottoirs, les meurtriers avaient lancé successivement trois bombes qui avaient causé ces ravages. Ils étaient effarés. Le sang ruisselait sur le pavé; les affilés sur les murs en étaient éblouis.

Au milieu des morts et des mourants, les serviteurs affolés s'assuraient avec des yeux hagards de l'état du souverain, servant d'objectif aux projectiles.

La première bombe avait à peine éclaté dans le peloton des lanciers que la seconde faisait explosion sous les pas de la calèche impériale et en foudroyait les chevaux.

Si tous les panneaux de la voiture n'eussent été immédiatement recouverts de plaques de fer, ils eussent pu résister aux soixante et seize projectiles dont ils furent criblés.

À la première explosion, l'empereur tenta de descendre de voiture par la portière de droite pour se mettre à l'abri derrière, le péristyle de l'Opéra. Ne pouvant parvenir à ouvrir la portière, il se précipita, frappé de stupeur, vers l'impératrice, la fin de ces détonations et de ce carnage.

L'empereur avait le chapeau traînant par un projectile qui l'avait effleuré au visage en lui faisant une légère blessure; l'impératrice était effleurée à la tempe. Quant au général Roguet, il recevait une blessure dont la gravité ne se révéla que plus tard.

A peine la dernière détonation s'était-elle fait entendre, qu'un homme, les traits bouleversés, le visage nautilé, plongea sa tête dans la voiture, en tachant du sang de sa blessure la robe de l'impératrice.

Etait-ce un des auteurs de l'attentat qui venait s'assurer si son œuvre était accomplie?

A continuer.

C. JARROU & Co.

IMPORTATEURS DE

Marchandises étrangères et Américaines.

Coton, Laines, Rubans, Bonneterie, Mouchoirs, etc. etc.

20 Rue de Chartres, près Canal

NOUVEAUX ARRANGEMENTS.

HOTEL DES ETRANGERS

Encourageur des Green et Thibodaux

Mr. Thomas Alberti prévient ses amis et les voyageurs qui il vient de faire de nouveaux arrangements qui lui permettent de satisfaire tout ceux qui voudront l'honneur de leur confiance.

Repas à toute heure de la journée et sur commande.

Taxe d'hôte à 10 heures du matin pour déjeuner et à 4 heures du soir pour dîner.

Chambres commodées et bien garnies.

PRIX MODERES

Dr. J. H. FLEETWOOD and SON.

Have opened their office on Market Street, one door above Roth and Fleetwood's Drug Store.

Consultation at all hours.

SELLING OUT AT COST.

On account of departure, I will sell my entire stock of merchandise at cost. Also for sale my House lot and furniture, good as new. For terms apply to

L. MEYER, at the Seven Star Store

ASSOCIATION.

Les Drs. BOURGEOIS & DANSEMAN ont formé une association, pour la pratique de la médecine et de la chirurgie.

au 84

quary 14, 1882.

Le magasin de vêtements confectionnés le plus grand et le plus beau de cette ville est le

Popular One Price Clothing Store

DE

MICHEL LION

195, 197 & 199 rue de la Vieille-levée, coin Ste Anne.

Occasions Exceptionnelles

DANS TOUS LES DEPARTEMENTS.

L'attention particulière est appelée sur le Vast Assortiment de Vêtements

ELEGANTS POUR HOMMES, JEUNES GENS, GARÇONS ET ENFANTS.

Vêtements d'Automne et d'Hiver.

Articles de Toilette

Notre Département de Chapeaux

Notre Département de Vêtements faits sur mesure

Notre Département de Chapeaux

Notre Département de Chapeaux